

Discours virtuel d'inauguration du musée virtuel de Vaison-la-Romaine.

Déposséder l'autre fut de tout temps un idéal humain. Du rapt des Sabines aux émules d'Arsène Lupin, en passant par les hordes hunes et les drakkars vikings, le vol, les razzias et le pillage ont émaillé l'histoire humaine de pleurs et de débris. Les vieilles ruines et autres sépultures, dont le caractère sacré n'a jamais pu retenir un seul chercheur d'or, en firent souvent les frais. Plus ou moins violemment.

Pour Vaison, ancienne cité romaine, puis médiévale, on pourrait parler de méthode douce. De vols feutrés. M. X récolta de fort belles pièces en son jardin et vu le peu d'empressement des autorités locales, trouva préférable de vendre ses trouvailles au Musée de St Germain en Laye ou au British Museum. Bref, l'habituel nomadisme des artefacts en tout genre, accompagné de l'appauvrissement proportionnel en œuvres du terreau initial.

On connaît les actuelles et innombrables revendications émanant de musées lésés, de sites pillés, de collectionneurs spoliés, il y a plus ou moins longtemps, lors de colonisation, de guerre, de génocide ou autres atrocités. Historiquement légitimes, ces demandes de restitution n'en font pas moins réfléchir. Car si parfois leur implacable logique peut se faire au détriment de la préservation des œuvres, il est surtout ardu de ne pas y déceler des ressorts nationalistes, assortis de considérations touristiques, donc économiques. Une morale de crise plus qu'une réflexion sur la circulation des œuvres d'art. Il ne s'agit pas d'homogénéiser les différentes affaires en cours (restitution des frises du Parthénon, blocage par la Chine de certaines ventes aux enchères, restitution de vases maliens, entre autres), ni donc de prendre une position tranchée, qu'elle soit moralisatrice (et issue de la culpabilité de l'homme blanc colonisateur) ou ultra-libérale. Non, il s'agit, en tant qu'artiste, d'affirmer la nécessaire mobilité internationale des œuvres, qui, pour vivre, ont besoin d'être vues par mille yeux, bleus, bruns ou bridés.

L'art ne peut être que planétaire, comme le montrent les métissages, les influences régionales ou lointaines, qui ont toujours été capitales dans l'évolution des styles et des projets. Planétaire, car au cœur de l'humain. Il faut donc que les enfants colombiens découvrent les marines hollandaises, ou que les Islandais apprécient les kakemonos. Ceci étant posé, il n'en reste pas moins qu'il se trouve des lésés au début de la chaîne arto-alimentaire : temples cambodgiens orphelins de leurs sculptures royales, héritiers de collectionneurs juifs, sites de fouille irakiens...Que certains, trop nombreux, ont été confrontés à la perte, à la disparition. La durée, parfois séculaire, de la séparation d'avec l'objet laisse songeur quant aux possibilités réelles de réparation, car il ne s'agit plus alors d'une blessure personnelle, mais d'un grief collectif dont les descendants n'ont pas connu le temps où l'objet résidait en son terroir. Ce qui n'édulcore pas leur plaisir de récupérer quelque chose associée à leur identité, qui en ressort consolidée. Car le mouvement de réappropriation qu'autorise le retour de l'objet participe au renforcement du socle communautaire.

Ce travail collectif évoque dans un autre contexte l'enseignement de dialectes amérindiens disparus sous les bottes des cow-boys. Une communauté qui retrouve sa dignité, un sens à sa trajectoire, via un objet culturel. Mais la stricte matérialité est-elle indispensable à ce renouveau ? Les dialectes doivent-ils être littéralement identiques à ceux qui se sont évanouis ou cela suffit-il qu'il y ait effort de création d'une langue

commune ressemblante ? Miser sur l'efficacité symbolique de l'œuvre d'art, dont c'est une fonction depuis toujours, est le pari de cette série « Macula romana ».

C'est en tout cas, au niveau individuel, un des moyens de se réapproprier une expérience difficile. Si l'on pense, comme René Roussillon, que la souffrance psychique résulte de moments non-appropriés de notre histoire (et ceci dans la double acception du terme), il en suit que la réappropriation de ceux-ci constitue un moment-clé de notre bien-être. Or ceci se fait prioritairement grâce à la symbolisation, c'est-à-dire par la mise en images ou en mots de notre expérience (mal) vécue. Qui sera inévitablement une version différente de l'original. Une re-création.

Par ailleurs, la question de la dispersion est sensible, mythiquement fréquente (les parties d'Osiris en goguette) et psychiquement angoissante (à cause du morcellement). Unifier les parties isolées, distantes, est une des constantes de l'esprit humain, finalement assez proche du chien berger. Il y a donc des enjeux...

Au retour utopique des artefacts archéologiques éparpillés aux quatre coins de Navarre et de France, j'ai préféré une poétisation visuelle des objets en question. Ils reviennent, mais sous une autre forme, destinés à peupler le futur musée virtuel que Vaison va leur consacrer. J'espère que les Vaisonnais y verront un moyen de se réapproprier ce moment de leur histoire. J'ose aussi espérer que cette approche de l'élaboration de la perte à l'aide d'une création puisse inspirer d'autres lieux en attente de retours improbables. Car pour qu'une symbolisation réparatrice soit efficace, il faut qu'elle soit vivante, ce dont je doute en voyant les cérémonies marquant les retrouvailles officielles objet disséminé/patrie d'origine.

Rêvons, enfin : et si une inspiration symbolisante pouvait tarir la source des spoliations ? Les ravisseurs ne pourraient-ils pas se satisfaire d'une œuvre inspirée par les merveilles qu'ils ne peuvent s'empêcher de dérober ? Les merveilles ne peuvent-elles qu'être anciennes ? Les voleurs manquent décidément de confiance en leur capacité symbolisante, puisqu'ils doivent s'emparer à tout prix de l'œuvre, en chair et en os. La poésie empêchera-t-elle ne fût-ce qu'un seul vol ?

John Lippens novembre 2016